



André Turberg
1955–1988

Le mercredi 4 mai, à 11 h 45, quatre personnes font une pause, tout près du sommet du Raimeux, à 1200 m après 3 heures de martelage dans les forêts de la Dozière: *André Turberg*, ingénieur forestier, *Paul Rais*, «son garde», l'ingénieur en chef du Service des forêts, auteur de ces lignes, plus le teneur du procès-verbal de martelage, un ami d'André Turberg, qu'il aide à surmonter des difficultés passagères, preuve de ses dons de charisme.

Aujourd'hui, je ranime les braises encore douloureuses de cette dernière rencontre et des propos échangés tout au long de la journée, car, une semaine plus tard, le 11 mai 1988 à 11 h 45, un avion de tourisme volant à très basse altitude à destination de Montpellier puis du Maroc, s'écrasait près de Besançon dans des conditions météorologiques de cauchemar. André Turberg et Paul Rais perdent tous les deux la vie dans cette catastrophe.

Funeste pressentiment ou prémonition? Au sommet du Raimeux, ce 4 mai, André Turberg nous livre ses sentiments sur le but de son existence terrestre, qu'il souhaite brève, et raconte de vieux souvenirs: «J'aurais déjà dû mourir trois fois.» Tout jeune, il fait une chute de 15 m d'une falaise à pic et voit défiler toute sa brève vie. Devine-t-il maintenant, que sept jours plus tard, après les longues et terrifiantes secondes qui s'écouleront entre la perte d'une aile et de l'empennage et l'impact, 800 m plus loin, la mort le saisira sans doute dans un même défilé d'ultimes images. Puis un terrible accident de la circulation d'où il sort presque indemne des débris de sa voiture. Enfin, lors d'un décollage, collision avec un autre avion en bout de piste. Pas même une égratignure. Il avait pourtant 95 pour cent de «chances» d'y perdre la vie. Un sourire illumine alors le visage d'André car il est heureux, nous dit-il de savoir sa place réservée au ciel. Paul Rais nous raconte alors pourquoi et depuis quand il ne croit plus en Dieu. C'est la première fois, sept jours avant sa disparition, qu'il nous livre ses convictions intimes.

Brochant sur le tout, le vers d'*Aragon* me revient en mémoire: «*Celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas.*»

Et pourtant s'en étaient-ils réjoui, les deux, de ce rallye du Maroc. Sans cesse, André Turberg me pressait de les accompagner, vivant déjà la belle aventure, son regard perdu dans les paysages fascinants du Sahara, nous contant les crépuscules enchanteurs, les joies des escales. Ayant d'autres projets, je repoussai cette aimable invite. La route de mon propre destin a passé à côté du beau miroir. Mais le miroir s'est brisé. Les dieux, lorsqu'ils peuvent choisir, préfèrent-ils rassembler autour d'eux des êtres jeunes et beaux?

Ce jour-là, le dernier, notre tâche de sylviculteur se poursuivit dans l'après-midi. Il faut dire que le début avait été retardé car, invariablement, André Turberg arrivait au rendez-vous avec une bonne demi-heure de retard. A ma remarque faite sur un ton de plaisanterie: «Vous n'êtes jamais à l'heure, vous arriverez en retard au Paradis», il répondit: «*Les derniers seront les premiers*», et il partit de ce franc et brutal éclat de rire qu'entendent toujours ceux qui l'ont aimé.

Refaire aujourd'hui, en pensée, cette ultime journée de martelage, voir notre tâche commune inachevée me remplit d'un sentiment de tristesse, de regret et de vide.

Ce jour-là, mes deux compagnons ont eu une vision prophétique; Paul Rais, un refus sans doute inconscient d'une éventualité aussi tragique, André Turberg, la certitude d'une rencontre proche et sereine avec son Sauveur et l'accomplissement de son vœu souvent exprimé: mourir jeune, en pilote, un peu comme *Saint Exupéry*.

«Celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas.» *Jean-Pierre Farron*, Delémont

André Turberg, Dédé, est né et a vécu à Courtemautruy, petit village jurassien bien assis sur les contreforts boisés du Mont-Terri, avec vue sur l'Ajoie. J'ai vraiment rencontré Dédé à Zurich, lors de nos études forestières communes au Poly. Et alors combien d'heures passées ensemble dans le train, vers la campagne ou vers la ville, à oublier le déracinement! Etudiant ou ingénieur, au travail ou dans son temps libre, il m'a apporté beaucoup par son originalité, son art surtout de vivre d'apparentes contradictions. De la surveillance de chantier à la profonde admiration devant une petite fleur des bois, de l'exploitation de pierres en propre régie à la révision d'un tracé de chemin pour «sauver un bel arbre», des grandes idées à l'amour du détail, c'est Dédé qui s'acharne au travail, le jour, la nuit.

Dès la fin de ses études en 1979, il crée dans son village un syndicat de chemins, les Salins, dans le but d'exploiter des parcelles de forêts privées. Pendant près de 10 ans, avec la patience et la ténacité d'un coopérant au développement, il motive et concilie les propriétaires et organise les travaux. Il enseigne par ailleurs dans deux écoles professionnelles, à Tramelan et à Tavannes, aux futurs gardes forestiers. Depuis le début de l'année, rare privilège pour un ingénieur forestier suisse, il gère une propriété privée de 500 hectares de forêts, celle de la Dozière.

Dédé est aussi «propriétaire forestier» et, chaque année, après avoir marqué une éclaircie dans les règles de l'art, il fait lui-même son bois, dans ces forêts qu'il connaît comme un vieux garde. Travail ou temps libre? Difficile de séparer ces deux notions. Lire la Bible ou Balzac lui était aussi existentiel que «gagner des sous»: «Il n'est pas un site de forêt qui n'ait sa signification, pas une clairière, pas un fourré qui ne présente des analogies

avec le labyrinthe des pensées humaines. Quelle personne parmi les gens dont l'esprit est cultivé ou dont le cœur a reçu des blessures, peut se promener dans une forêt, sans que la forêt lui parle? Insensiblement, il s'en élève une voix ou consolante ou terrible, mais plus souvent consolante que terrible. Si l'on recherchait bien les causes de la sensation à la fois grave, simple, douce, mystérieuse qui vous y saisit, peut-être la trouverait-on dans le spectacle sublime et ingénieux de toutes les créatures obéissant à leurs destinées, et immuablement soumises» (*Balzac*).

Philippe Domont